Jean Rouch : la vache merveilleuse

Piétiner le diable est ma passion première. Il s'agit de partir, et surtout pas par personne interposée : se placer soi-même en périphérie d'un cercle que l'on devine sacré, pour ensuite parcourir la courbe de plus en plus resserrée sur son centre tout en se livrant à des surcharges excitatoires à dynamique ascensionnelle. Je viens de vivre durant deux mois en compagnie intime de Guerba le Puni, possédé par le Haouka Conducteur de locomotive, passant ses journées à faire des allers-retours entre le palais du gouverneur et la pierre du sacrifice. Filmé par Jean Rouch en 1953 dans la banlieue d'Accra en Guinée (et non au Niger comme on le dit trop souvent), la transe de Guerba est la plus longue et la plus intense parmi toutes celles des autres Haoukas, ces *Maîtres Fous* ou Maîtres du Vent, ces enfants du Mistral dévorant. Mais que cela soit le Caporal de garde qui salue tout le monde en s'immolant par le feu, le Capitaine de la Mer Rouge en pleine parade militaire, la Femme du Docteur en trépidation caverneuse, le Gouverneur en dispute salivaire avec le Général furieux, Madame Saluma inspectant fébrilement la statue du Gouverneur, ou bien le Méchant Commandant intimant à la troupe épileptique l'ordre de se tenir sage, tous ont bien vu la caméra de Jean Rouch plantée au milieu de leurs danses cognitives néo-pentecôtistes. L'invention du « ciné-transe » n'est autre que cette manière de concourir à l'hyperventilation des organes vestibulaires de ghanéens furieux, en augmentant leur sensibilité par la présence de l'œil filmeur : un possédé qui se sait observé engendre toujours une multitude d'autres lui-même, renversant magiquement l'effet et la cause en une esthétique hélicoïdale à quatre dimensions.

La fréquentation du milieu de la Nouvelle Vague par Rouch, marqué dans sa chair par Murnau, Flaherty et Dziga Vertov, lui a probablement confirmé que l'essentiel était ailleurs. Son cinéma de tradition orale, où la caméra n'est jamais posée sur aucun trépied, et basé en partie sur un dogme (établi avec Edgar Morin) fondé sur « l'intangibilité du réel et la non-intervention du cinéaste », me fait beaucoup plus songer à certains réalisateurs catholiques danois contemporains qu'à Truffaut. Et ce n'est pas parce que Rouch a réalisé la partie de *L'An 01* (par ailleurs, un superbe film avec un Professeur Choron efficace en chef de brigade anti-révolutionnaire) se déroulant au Nigéria qu'il faut avaler la vision soixante-huitarde et béatement gauchiste du bonhomme présentée par les nécrophiles habituels. Même le malien Manthia Diawara, dans son film *Jean Rouch à l'envers*, contribue à présenter Rouch comme une figure de proue de l'anti-racisme débile contemporain. La vérité se trouve dans *Les statues meurent aussi* de Resnais (également coréalisateur de *L'An 01*) : la race noire est supérieure à la blanche sur le point de l'efficacité du mariage mystique avec la divinité, et tout mélange racial est forcément détestable, car ne pouvant qu'aboutir au terrible divorce.

Le sketch de Rouch dans *Paris vu par…* , intitulé *Gare du Nord* , prouve sans conteste que cet amoureux intégral des « nègres » (comme il disait parfois) était évidemment un

homme de droite : cette histoire d'une femme détestant la mollesse de « baisé » de son compagnon (joué par Barbet Schroeder !), rêvant de partir vers d'autres cieux pour vivre une exaltation de tous les instants, et refusant au final de convoler avec un inconnu de rencontre qui lui promet les plus grandes ivresses, est d'un pessimisme radical sur la nature humaine. L'étranger représente la puissance du mystère vital ; après avoir manqué de renverser la femme en pleurs au volant de son bolide, il laisse ce dernier en rade au bord du trottoir pour tenter de la persuader de le suivre vers les contrées les plus rayonnantes de suc dionysien ; riche et vêtu d'une veste rigoureusement cintrée, pourvu de la noblesse du « baiseur », il apparaît à peine déçu lorsque la piétonne enlarmée refuse sa proposition : il connaît tellement la nature velléitaire de l'organisme humain, qu'il insiste à peine avant d'escalader un grillage pour se jeter sur une voie ferrée située quelques dizaines de mètres plus bas. Jean Rouch disait que la différence entre un touriste et un voyageur était que le voyageur savait se prémunir et ne tombait jamais malade. Le grand acteur Gilles Quéant nous montre dans ce court-métrage l'obsession indéniable de Rouch pour le Grand Voyage, bien plus que pour les expéditions ethnographiques dont les commentaires culturels téléramesques regorgent à l'évocation du cinéaste. Un passionné de jazz comme lui, zoot pendant la seconde guerre et ayant assisté à un concert de Duke Ellington dans « le vieux théâtre romantique de Dakar » (« J'étais en larmes. C'était incroyable, ce retour du jazz sur la terre d'Afrique »), savait pertinemment que l'homme véritable n'a rien à attendre d'autre dans la vie que l'extase.

La transe est la mise en action de la joie chez le pessimiste cosmique. Chaque soir de la semaine dernière, après avoir bu de nombreux verres au Week End in California Bar (un café renommé de Marseille), je me rendais dans un lieu retiré de la Belle-de-Mai pour y renifler des plants de cacao. Une dizaine de personnes me rejoignait alors chaque fois, quittant le vieux cimetière du quartier jonché de cadavres ardemment déterrés, pour m'apporter des carcasses de poulets et les poser délicatement : ni devant moi, ni derrière moi, mais au milieu. Je déversais alors quelques gouttes de sang gallinacé sur une termitière de la rue Bernard, recouverte de sable rouge épais déposé par un récent sirocco. Je me finissais alors la cervelle au gin, tout en cassant des œufs centenaires sur les marches d'un sombre théâtre. Apparaissaient alors à la porte de ce dernier deux femmes élégantes, l'une brune et l'autre blonde, au visage curieusement expressionniste car recouvert de couleurs criardes, et dont les corps fins m'empressaient de les rejoindre au fond d'une très-obscure scène pavée de dalles aussi froides que des cercueils d'inox. C'est alors que le gogué, ce violon monocorde et magique de la tradition nigérienne, qui accompagna l'inhumation de Jean Rouch au cimetière chrétien de Niamey (jouxtant le quartier Terminus), se mettait systématiquement en branle pour accompagner ma danse circulaire autour des deux totems féminins. Dans la salle, quelques sentinelles m'invectivaient. A ce moment, j'enlevais mes vêtements l'un après l'autre, en de lents gestes initiatiques, pour ne conserver qu'un chemisier orange à franges irrégulières. Une violente zébrure me remettait alors en mémoire cette phrase prononcée par Rouch sur France-Culture le jeudi 2 novembre 2000 : «Un problème fondamental est celui de l'élégance : regardez autour de vous, je suis le seul à porter une veste achetée au Marché aux Puces de Niamey ». Et je sautillais énergiquement au sein de la forêt des faubourgs de Dresde, caressant ces rêches bouleaux au sommet desquels je lus jadis *La généalogie de la morale*. Puis, chaque soir, chaque soir, je me couchais sur le sol en chantant le premier couplet du *Horst Wessel Lied* aux côtés de la femme brune, frêle et annelée, reptilienne et louve, des taches de Lune sur le postérieur, gémissante

de plaisir sudoripare. C'était pour moi le signal du grand départ : d'abord le pied gauche, puis le droit, ensuite les mains, puis cela remontait : les bras, les épaules, et la tête… Une série de démultiplications gigantesques s'échappait de mon corps en giration transitive, comme les ondes surfaciques se propageant en cercles autour d'une goutte de salive crachée au milieu d'un calice, comme une larme de bouillon de chien tombée au fond d'une bouteille de parfum,… Les bielles de la locomotive s'emballent dans une mécanique incontrôlable. Je suis une infinité d'autres, mes jambes sont celles de plusieurs hommes dont j'entrevois les contours sur les murs dégueulasses, mon torse est une accumulation de têtes virginales aux lèvres défaites, et mes bras sont des cheveux raides noués entre eux par des myriades d'asticots frétillants : la transe se déroule toujours au présent, car un homme qui s'écoule dans la mille-feuille cosmique le fait en même temps que tous ceux qui l'ont déjà fait, le font, ou le feront. Lorsque la température commençait à diminuer, je croquais une oreille de chien, avant de mourir sous l'accumulation d'un millier de mouches vrombissant sur mes boyaux.

Combien de mouches sur le corps de Jean Rouch ? En février dernier, il se trouvait au Niger avec ses amis Damouré Zika et Tallou Mouzourane pour diriger un film intitulé *La Vache merveilleuse*, dont le but était de convoquer l'esprit de leur quatrième ami Lam Ibrahim Dia, récemment disparu. C'est le chamanisme qui a porté Rouch sur l'autre rive. Il disait qu'il n'avait jamais entendu parler de la mort : il est donc possible, à notre tour, de ressusciter cet homme.

Laurent James, Cancer ! n° 9, Printemps 2004